

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 5

Artikel: La guerre et la littérature
Autor: L.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181776>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des malades se détachait de leurs os et tombait en pourriture. Sous l'influence d'une panique générale, ces misérables couvraient les routes des lieux de pélerinage, assiégeaient les églises ; ils s'étouffaient aux portes et s'y entassaient. La puanteur qui entourait l'église ne pouvait les rebouter. La foule augmentait, l'infection aussi ; ils mouraient sur les reliques des saints.

On raconte que sur la fin du dixième siècle, notre bonne reine Berthe, voyant son peuple en proie au découragement, elle parcourait le pays en filant sa quenouille, rassurant ceux qu'elle trouvait sur son passage, les stimulant au travail des champs, et luttant d'exemple et de courage contre les tristes croyances superstitieuses de l'époque.

Toutefois l'an 1000 s'écoula sans catastrophe ; mais un malaise général se fit sentir longtemps encore. La famine ravagea tout le monde, depuis l'Orient, la Grèce, l'Italie, la France, l'Angleterre ; les pauvres rongèrent les racines des forêts, plusieurs se laissèrent aller à dévorer des chairs humaines. Sur les chemins, les forts saisissaient les faibles, les déchiraient, les rôtissaient, les mangeaient. Quelques-uns présentaient à des enfants un fruit, un œuf, et les attiraient à l'écart pour les dévorer. Une autre calamité survint ; les loups alléchés par la multitude des cadavres de ceux que la faim ou la maladie emportaient, et qui restaient sans sépulture, commencèrent à s'attaquer aux hommes. Alors plusieurs personnes ouvrirent des fosses, où le fils traînait le père, le frère son frère, la mère son fils, quand ils les voyaient défaillir, et le survivant lui-même, désespérant de la vie, s'y jetait souvent après eux.

Peu à peu, beaucoup de gens se rassurèrent et se remirent à l'ouvrage ; on ensemença les terres laissées en friche ; on releva les habitations ruinées, et, dans une pieuse reconnaissance, les peuples élevèrent au Dieu tout puissant de nouvelles basiliques. Henri, évêque de Lausanne, dès 985 à 1019, fit reconstruire la cathédrale et dota Lausanne de cinq églises paroissiales nouvelles. La construction de la cathédrale de Bâle date de cette époque. A Genève, l'évêque Hugues restaura la basilique de St-Pierre.

Mais les choses étaient loin encore de leur état normal ; la société était encore profondément bouleversée et avait peine à se relever de tant de calamités. En proie à la terreur qui avait précédé l'an 1000, les riches et les grands de la terre avaient fait d'immenses largesses aux églises et aux monastères ; une fois la peur calmée, leur zèle pour les choses saintes se refroidit et, soit par ruse, soit par force, ils cherchèrent à ressaisir les biens qu'ils avaient abandonnés. Les couvents furent pillés, leurs serfs rançonnés ou contraints de labourer les terres en friche du seigneur et à reconstruire ses châteaux.

A tant d'abus se joignirent l'anarchie politique et l'invasion des armées étrangères. C'est dans le but de mettre un terme à tant de maux que fut instituée la *Trêve de Dieu*, dont nous avons déjà parlé précédemment, et qui, par une convention entre les Seigneurs, faite sous l'influence du clergé, tendait

à faire cesser toute espèce d'hostilités et de rapines pendant certains jours de l'année.

L. M.

Petite statistique à l'usage des dames.

Ces Parisiens sont incorrigibles ! Je suis sûr que tous ceux qui ne vont pas voir jouer *le roi Carotte*, la nouvelle féerie de Sardou et d'Offenbach, vont au bal, au lieu de se rouler dans la cendre, ce qui serait pour eux le vrai moyen de se remonter le moral.

Ah ! comme ce serait différent chez nous si nous avions subi d'aussi rudes épreuves ! Il est certain que tous les hommes renonceraient au Villeneuve ou à l'Yvorne, et toutes les femmes, aux rubans, aux chignons et aux poufs ! Car nous sommes autrement sérieux que les habitants de la Babylone moderne.

Savez-vous, mesdames, quels sont, en moyenne, leurs plaisirs d'hiver ? Je m'en vais vous en donner une idée :

D'après un calcul fait, il y a quelque temps, par un chroniqueur de *La France*, il se donne à Paris, pendant la saison, chaque jour ou plutôt chaque nuit, 130 bals particuliers. Pour chacun de ces bals il y a à peu près 250 invités, donc en tout 32,500 personnes. La saison dure environ 36 jours — y aurait-il possibilité que le grand nombre de ceux qui fréquentent chaque nuit un de ces bals puisse le supporter un jour de plus ? 4680 bals particuliers ont, par conséquent, lieu pendant la saison. Chacun d'eux coûte environ 900 fr., ce qui produit en tout la somme de 4,212,000 fr. Ajoutez-y 25,000 voitures par jour, en fixant le prix de la course aller et retour au minimum de 3 fr., vous arriverez au chiffre de 2,700,000 fr. pour la saison. Nous taxerons, probablement, au-dessous de sa valeur chaque robe de bal à 200 fr. et nous resterons autant en arrière de la vérité que de la mode, en admettant que chaque robe soit mise quatre fois. Cela donne le chiffre de 146,250 robes de bal pour 16,250 dames et une dépense de 29,250,000 fr. La coiffure de 16,250 dames — nos belles lectrices ne nous accuserons pas d'exagération — se monte à 500,000 fr. par jour, donc à 1,500,000 fr. pour la saison. Les rubans, les bouquets, les gants et les éventails, complétés au plus bas prix, font pour chaque jour 30 fr., donc, en tout, 487,500 fr. chaque nuit, c'est-à-dire 17,550,000 fr. pendant la saison. D'après un calcul fait approximativement, les dames dépenseront donc pour leurs toilettes, pendant une saison, à Paris, 60,684,000 fr., les messieurs 5,000,000 fr., les hôtes 4,212,000 fr. pour l'entretien des invités, de sorte que la somme ronde que Paris fait voltiger en 36 jours se monte à 70 millions de francs !

N'est-ce pas l'abomination de la désolation ?...

La guerre et la littérature.

Rien n'est à la fois plus curieux et moins édifiant que certaines œuvres littéraires françaises écloses pendant et après la guerre. Depuis les larmes de Jules Favre jusqu'aux humbles souvenirs d'un garde national, depuis la déclaration de guerre jusqu'à la conclusion de la paix, cette grande épopee, ou plu-

tôt cette chaîne d'épopées a été fouillée, retournée, exploitée, disons le mot, dans tous les sens, par des littérateurs de tous les mérites, des raconteurs de tous les calibres.

Jamais époque ne fut plus féconde en épisodes émouvants, réels ou fantaisistes, jamais mine ne fut plus riche en anecdotes à sensation, en détails saisissants.

Et comme sur un placer aurifère, chacun a voulu se faire mineur et participer à la curée.

A un certain moment, les étalages des librairies étaient insuffisants à contenir toutes les productions guerrières. Les livres belliqueux, les illustrations du champ de bataille. Ce fut une avalanche d'imprimés doublée d'une trombe de croquis qui tous avaient des prétentions à l'exactitude. Mais cette prose légère ou apoplectique, ces images remplies d'acteurs à la pose théâtrale, tout ce fatras destiné à éblouir les badauds laissait voir chez ses auteurs une triste aberration du sens patriotique.

Si aucun pays ne paya si cher les bienfaits de la paix, nul peuple ne sut faire une pareille spéculation sur sa défaite.

Les généraux battus prennent leur revanche avec la plume.

Après Trochu c'est Faidherbe, après d'Aurelles c'est Vinoy. Et chacun de leurs plans de bataille est irréprochable. L'artillerie occupe des positions uniques, l'infanterie est pleine d'élan, la cavalerie est irrésistible. Tout cela marche avec un ensemble admirable, chacun fait son devoir, la troupe se bat bien, les réserves arrivent à temps. Des actes d'héroïsme sont accomplis, les lignes ennemis sont rompues, des hurras retentissent, et l'armée entière opère précipitamment sa retraite poursuivie par des forces supérieures.

Voilà le thème développé par les officiers littérateurs, qui cherchent à racheter les fautes de stratégie et de tactique par des agréments de style.

Quant à moi, je préfère les officiers qui font des plans à ceux qui font des livres, c'est en tout cas plus pratique.

C'est sur le champ de bataille que le soldat doit courtiser cette grande déesse qu'on appelle l'Immortalité et non en convoitant un fauteuil à l'Académie.

Thermes de Lessus.

L. C.

Un de nos abonnés nous communique la lettre suivante adressée à un de ses amis, en 1840, par le pasteur de Vaulion. Cette pièce est certainement très intéressante dans ses divers détails.

« En apprenant qu'un courrier à char allait remplacer notre pauvre vieux messager à pied, qui, depuis trente-trois ans fait la course d'Orbe à Vaulion et retour, je me suis demandé ce qu'allait devenir ce vieillard, qui, pour gagner sa vie et élever une famille très nombreuse, s'est astreint pendant si longtemps au métier le plus pénible qu'on puisse imaginer. Mon inquiétude pour le sort du pauvre Martin s'est calmée lorsque je me suis dit que les hommes auxquels l'administration des postes est confiée, sauront faire ce qui est juste

pour récompenser de si longs et de si constants services.

Un petit calcul me montre que Martin a fait, au service de l'Etat, quatre cent quinze millions huit cents mille pas, ou bien cinquante-neuf mille quatre cent lieues, c'est-à-dire un chemin égal à environ sept fois le tour de la terre. S'il eut marché toujours sur une même ligne droite, il faudrait sept jours et sept nuits à un boulet de canon pour parcourir cette même ligne, et si maintenant Martin était au bout de cette longue ligne quand le chef de l'administration des postes lui crierait ; repose-toi vieux serviteur ! tu as gagné ta pension de retraite, on vient de te l'accorder, il faudrait (puisque le son parcourt 170 toises environ par seconde) 174 heures 42 minutes 21 3/17 secondes pour que ces consolantes paroles puissent parvenir à ses oreilles. »

H. C., pasteur.

Trois marchands s'en allaient à la foire de Beaucaire. Comme ils approchaient d'un village où ils devaient passer la nuit, l'un d'eux prit les devants pour retenir trois lits dans l'unique auberge du lieu. Mais il arrivait trop tard ; il ne restait plus qu'une chambre à deux lits, dont l'un était déjà occupé par un nègre. Le marchand retint pour lui le lit vacant, et ses deux compagnons s'en allèrent dormir au grenier, après avoir promis à leur camarade de le réveiller de grand matin. Comme ils lui gardaient rancune de son égoïsme, ils se levèrent au milieu de la nuit, pénétrèrent doucement dans sa chambre et lui appliquèrent sur la figure une magnifique couche de cirage.

Deux heures après, des coups redoublés retentissaient à la porte du dormeur, qui se lève brusquement, s'habille à la hâte et va donner un coup d'œil au miroir. Mais à la vue de son visage noirci « Les imbéciles, s'écria-t-il, ils ont réveillé le nègre ! » Et sur cette réflexion judicieuse, il se recoucha.

Toni le gris.

I.

Au moment où notre récit commence, les habitants d'un village du Tyrol, non loin de la frontière suisse, regardaient les montagnes avec un profond intérêt ; depuis six semaines ils attendaient qu'un vigoureux coup de vent enlevât du ciel les nuages qui semblaient avoir élu domicile au-dessus de la vallée. Dans leur détresse, ils se préparaient à aller, bannières déployées et le clergé en tête, faire une procession à une chapelle de Notre-Dame-des-Grâces. Mais le ciel, dont ils voulaient implorer la reine, se montrait inexorable. Les massifs de nuages ne faisaient pas mine de bouger. Vers le soir, cependant, au moment où les forêts devenaient plus sombres, quelques places bleues se montrèrent dans le ciel.

Le petit lac, dont le miroir avait été constamment criblé par les gouttes de pluie, reprit sa limpideur, et on ne vit plus, sur la surface des eaux, d'autre mouvement que le léger sillon blanc formé par une cascade qui, du haut des glaciers, allait se jeter dans ses ondes. La paroi des rochers se colora d'un rouge vif sous les rayons du soleil couchant. Un vaste arc-en-ciel se montra sur le sommet des montagnes, tandis qu'à l'occident on admirait un splendide coucher de soleil.